

LES LAURÉATS 2013

James SACRÉ, *Le paysage est sans légende*

Dessins de Guy Calamusa, Paris : Al Manar, éd. Alain Gorius, 2012.

Après une enfance et une adolescence vendéennes, James Sacré, devenu instituteur, part en 1965 poursuivre aux États-Unis des études de lettres puis une carrière universitaire. Il multipliera les voyages en Italie ainsi qu'au Maroc qu'il affectionne tout particulièrement. C'est vers 1970 qu'il commence à écrire. Dans de nombreux recueils il ne cesse de s'interroger sur sa propre écriture, sur cette poésie « qui se dit mal et qui naît d'un faux-pas ». James Sacré ne choisit pas entre la prose et la poésie. Il se situe ailleurs, dans une démarche aventureuse qui n'est pas sans rappeler celle de Max Jacob. Revenu en France en 2001, le poète est reconnu comme une figure majeure de la poésie contemporaine. Deux colloques lui ont été consacrés : à Pau en 2001 et à Cerisy en 2010. Si, pour James Sacré, *Le paysage est sans légende*, il n'est pas pour autant sans charme, avec ses sortilèges et ses incessants effacements. À commencer par *le vrai titre* du recueil qui « s'est (lui-même) effacé. » Quelques pierres se détachent du texte et jalonnent son parcours : « Les couleurs tremblent », « Dans le format de la page », « Malgré des mots qu'on y met ». Le poète et son lecteur, alors, s'interrogent : « Si quelque chose (s') affirm(ait) ? »... et le charme opère. On navigue entre deux courants, celui des mots du texte et celui des « gribouillis » des illustrations. Mais ce mot même est mal choisi. En fait, le dessin accompagne le poème autant que celui-ci le commente. Il s'agit bien d'une interaction. Ce va-et-vient est d'ailleurs souligné en 4^e de couverture : « Les peintures sur papier de Guy Calamusa [...] m'ont donné des mots. Quand le peintre reprend ces mots dans l'écriture de ses dessins, tout se défait à nouveau, semble-t-il, [...] pour encore dire du vivant. » Si le poème qui ouvre le recueil est encore ancré dans un paysage et un lieu définis, celui qui le referme semble avoir tout effacé : paysage sans légende qui « s'est défait dans le geste de faire. » Et pourtant, malgré le « gribouillis », (des) paysages qui ponctuent les textes, malgré cette envie (?) ou ce sentiment (?) d'avoir tout effacé, reste quand même le désir intense « d'affirmer la vie. » Voir naître cette impression troublante de transparence temporelle d'une mémoire qui cherche à se fixer par le truchement des mots et des taches d'encre colorées. Mais comment écrire cela ? Dans « Une boulangerie de lyrisme critique », Sacré avoue : « Il n'est probablement pas possible d'écrire sans montrer dans le même temps la possibilité d'un art poétique. » Et pourtant les mots se perdent, « des mots (...) tombent dans le silence. » Paradoxe de la critique présente au sein de l'œuvre elle-même, non dite mais ô combien incluse dans « le geste de faire. » N'est-ce pas tout l'art de Max Jacob ? En relisant la belle introduction de Christine Van Rogger-Andreucci au colloque de 2001, on pense à cette effervescence autour de l'écriture, effervescence provoquée en son temps par Jacob et prolongée par tous ceux qui l'ont écouté ou lu avec ferveur. « L'adhésion au réel ne se départit jamais d'une réflexion sur les moyens du langage dans une volonté démystificatrice », note l'exégète, avant de s'interroger : « La poésie, comment la dire ? Comment savoir ce que c'est et si ce

qu'on écrit en est ? » Décidément, comme le pense James Sacré : « Dans la rêverie, dans le réel », « le monde nous échappe » et « malgré les mots qu'on y met » « tout disparaît dans un poème. » Pourtant ce peu dont le poète, bon gré mal gré, s'accommode, brûle intensément les pages de ce nouveau recueil. « Quelqu'un a peut-être vu/ mieux que moi ces paysages », dit-il en fin de parcours. Peut-être son lecteur, voyageur immobile, et qui rêve, lui aussi, entre les mots et les images.

Alain GERMAIN

Thanassis HATZOPOULOS, *Cellule*

Traduit du grec par Alexandre Zotos en collaboration avec Louis Martinez, édition bilingue, préface de Jean-Yves Masson, postface de Katérina Kostiou, Le Chambon-sur-Lignon : Cheyne, 2012.

Thanassis Hatzopoulos (né en 1961), psychanalyste et écrivain, est aussi traducteur de poètes français, de Valéry à René Char, de Pierre Jean Jouve à Yves Bonnefoy. Il n'est pas inconnu en France, déjà traduit pour sa poésie par Michel Volkovitch (*Presque présent*, 1997, et *Le Mort du même sang*, 2000). *Cellule* se caractérise d'abord par un souci remarquable de la composition : il comprend sept ensembles de six poèmes, précédés de « Sortie » et suivis de « Entrée ». Le dernier poème permet d'expliquer le titre : l'entrée, c'est celle dans le monde, quand chacun s'est séparé du lieu utérin, ce « noir ermitage », cellule matricielle qui n'est pas celle de la « fantasmagorie/ Des moines. » Si tout commence par une sortie, celle qui ouvre le livre concerne l'expulsion du Paradis : le paradis est toujours perdu, mais la perte est nécessaire pour entrer dans l'humanité. Ce double mouvement se retrouve dans la partie centrale de *Cellule*, la quatrième, avec une autre allégorie ; Moïse sort d'Égypte, mais il ne fera pas son entrée dans le pays de Canaan. Il faut suivre, à côté des références bibliques, les liens qu'établit Hatzopoulos entre passé et présent, être attentif à la « mémoire du corps/ Mémoire de ce monde-ci », être avec lui comme l'écrit Jean-Yves Masson à l'« écoute vigilante (...) des voix profondes qui hantent le présent ». Si la violence domine entre la naissance et la mort, si proches, si « Plus rien ne subsiste », la lecture de *Cellule* rappelle que seule la poésie « fait poindre la lumière. »

Tristan HORDÉ
